

(Texte à lire avec l'accompagnement de la chanson "Roads " de Portishead.)

Sur une route de campagne, à 35 ans, elle conduit une voiture de sport, seule, la nuit, la vie passe en revue.

Mais quelle parade, les lieux, les hommes, les concerts, tant de choses ont suivi à d'autres, et les rêves toujours les mêmes... Accomplis ?

Pas vraiment.

La route, la forêt, les phares de route, une voiture arrive à l'horizon, il faut enclencher les codes, par politesse, trop tard, le conducteur proteste.

Mais j'allais le faire, je l'ai fait ! Trop tard. Comme dans la vie, un peu trop tard pour tout, et puis tant pis pour lui, je lui laisse les grands phares dans la gueule, et tant pis pour moi aussi.

Contre tout espoir, contre toute prévision, elle, vraiment elle, qui avait toujours été la plus belle, la plus douée, la préférée du père, la plus jolie des sœurs, de toutes, la plus semblable à leur merveilleuse et défunte mère, justement celle pour qui jamais personne ne s'était fait aucun souci, ni à la maison, ni au conservatoire.

Mais où est-elle passée ma vie ? Questions tombent dru, et s'entassent dans la mémoire noire comme les branches de cette forêt, que je suis en train de traverser.

À quoi bon, qui m'attend ? Plus ?

Une femme comme elle, tellement désirée par tous les hommes et par les femmes aussi : on dit qu'elle ne les a pas refusées : confusion des genres, des destins.

Qui suis-je ? Une bourgeoise, bisexuelle, bipolaire...

Une croqueuse, ivre de vie, elle s'est saoulée de ses plaisirs, mais avec grâce, avec élégance.

How can she feel, in this moment...

Personne n'a su la voir, pour ce qu'elle était.

Can't anybody see...

Ce qu'elle cachait entre les lignes, ce qu'elle cherchait ?

From this moment...

Remettre de l'ordre dans ma vie, à 35 ans, savoir faire valoir mes priorités, accomplir, un chemin, un destin, réussir.

Et toutes ces peurs, tellement envahissantes, qui me laissent sans souffle, et auxquelles tantôt je résiste, et tantôt je me laisse aller.

Elle s'était mariée avec un homme beau et doux, ils avaient formé pendant diverses années le couple parfait, elle lui avait donné un enfant et puis elle lui avait brisé le cœur avec sa soif libertine et ses habitudes mal domptées.

Ils avaient trouvé des compromis, ils avaient joué ensemble, la valse des échanges, dans des boîtes, avec des amis, toujours avec grâce, mais sans qu'il ne la comprenne, sans qu'elle se trouve et sans que ça ne les rapproche vraiment.

Il l'avait quittée un soir de décembre, car il n'avait pas supporté qu'elle s'en prenne à son nouvel associé, un garçon talentueux et de 10 ans plus jeune, qui était resté à la maison pour travailler avec lui sur leur dernier projet de construction, et qu'elle n'avait pas résisté à attirer dans son lit, la nuit venue.

Il les avait trouvés l'un encore dans l'autre, dans la bibliothèque, collés aux bouquins d'art moderne, entre le post-modernisme et l'art brut.

Ils s'étaient séparés avec tant d'aisance qu'il aurait été presque difficile de croire au tenon qui les avait liés : mais son mari connaissait bien sa femme et savait l'élégance avec laquelle elle se donnait à la vie ; il ne douta une seconde sur la nature de la relation entre son insatiable épouse et le jeune architecte Jean-Michel Daubait.

Il en avait été question d'amour, du vrai amour, celui qui brise les couples, sépare les familles et reconstruit : elle en avait eu peur un moment, tant elle

chérissait son petit Luc et tant elle se sentait responsable du bien-être de son père, Monsieur son mari.

Mais au bout de quelques dîners de travail et d'une ou deux réceptions à l'atelier d'architectes de son mari, Barbara soutenue par quelque kir royal avait perdu toutes craintes et avait commencé à courtiser le jeune associé, ouvertement.

Il était un garçon ambitieux et narcissique, qui avait été tout de suite flatté de prendre la place du maître. Même si exclusivement dans son lit.

D'ailleurs jamais vraiment dans le sien, car Barbara et John avaient toujours fait chambre à part: elle avait toujours gardé l'aise de rester dormir dans son atelier, sans devoir prévenir.

Avec ce jeune homme imberbe, elle avait même miroité des rêves de nouvelle maternité.

Une fille, enfanter une fille cette fois !

Au volant de sa voiture flamboyante, elle réalisait, clairement pour la première fois, même si elle en avait eu l'intuition depuis longtemps, que le monde entier tournait autour de la chatte de la femme.

Surprenant comment entre quelques centimètres carrés de chair, se dispute le sort de la civilisation tout entière.

Le trou d'où surgit la vie, et quelques poils juste autour. Comment ne pas se souvenir de ce dicton : "tira più un pelo di fica che un carro di buoi"; triviale tout autant que l'âme même de la botte et de son petit peuple bruyant et vulgaire.

Elle n'avait jamais réussi à saisir malgré ses origines italiennes, comment un peuple qui avait fait preuve au cours de l'histoire de tant de beauté et de grâce avait réussi à plonger si définitivement dans le néant.

La botte mystérieuse, qui avait donné jour aux Dante et aux Pasolini, Rossellini et Fellini de l'histoire et qui avait bradé ses côtes et ses pierres millénaires aux nouveaux riches et aux multinationales mafieuses.

Dans la forêt, entre la France et l'Italie, un nuit d'Août, elle essayait de remettre de l'ordre dans sa vie.

Les branches noires défilaient dans la glace de sa voiture comme les étapes de son déclin.

Qui était ce jeune homme, ce Narcisse camouflé, qui l'avait attiré dans le lac pour lui montrer son reflet et dans lequel elle s'était oubliée et fondue irrémédiablement ?

Quel était ce sortilège qui l'avait circonvenu et damné pour l'éternité ?

Au-delà de ses forces, la compréhension du processus et la capacité d'y opposer sa volonté.

Elle glissait dans les bras de cet homme, comme un condamné dans le couloir de la mort.

La manière dont le jeune Jean-Michel s'enflammait d'un rire comme d'une déchirure de l'esprit, d'un sujet ou d'un affolement, la rendait totalement à sa merci : elle s'illuminait avec lui, de ces rires qui plissent les yeux sur les côtés, elle tremblait avec lui de ses émois ; elle ne s'appartenait plus, car toute entière elle se donnait à lui !

Elle ne pouvait même plus toucher l'archet de son violon, tellement les sons que son désarroi lui évoquait étaient violents et disharmonieux : de quoi effrayer tous les dieux !

Seul son fils la ramenait à elle, quand elle appelait, avant de découcher, entre une tournée et une autre, une salle d'opéra et une cabine d'enregistrement. Elle appelait sur le portable de la nounou, pour donner un dernier salut à son petit garçon, avec lequel elle restait au téléphone, souvent pour une heure entière.

Parfois, elle quittait le lit de Jean-Michel, sa voiture ou sa bite et elle déboulait à la maison, pour voir son petit amour, le seul capable de réveiller en elle la raison, et avec elle aussi la plus efficace des ratières de la femme : la culpabilité d'une mère.

Elle se lançait dans la nuit avec sa Rossinante, pour être là encore une fois avant que la chair de sa chair ne s'endorme.

Elle était toute rassasiée après cette urgence tellement primitive, plus puissante même que sa passion et que son désir pour le jeune Adonis.

Une mère artiste, mais quelle contradiction dans les termes, un enfant à protéger quand on n'est pas capable de se protéger soi-même des déchirures de la création ; cela était la vraie raison des otites dont souffrait

le petit Luc, elle en était sûre : l'oreille interne étant, selon la médecine chinoise, le siège de la peur ultime, celle de l'artiste devant la création.

*Les peurs des parents qui se transforment en symptômes chez les enfants.
Dans toutes les littératures du Nord, c'est bien connu.*

Un regret par anniversaire, un motif de se flageller par soirée passée dans les bras d'un autre homme que celui qui l'avait fécondée.

Pouvoir du père et pouvoir du fils, ensemble réunis pour l'excision ultime de la femme, celle de son idéalisation : l'image de la mère de toutes les mères, celle qui enfanta sans être pénétrée, la conséquence sans l'acte, la sainteté sans la salissure, comme pour l'inégalable "Sainte et Vierge".

Mais à chaque fois qu'elle quittait son amant pour son fils, elle revenait un peu plus soumise, un peu plus esclave.

Et Narcisse aimait bien être servi.

Elle reprenait sa place au bout du lit, elle remettait la bite dans la bouche et elle recommençait là où elle l'avait laissée, toujours un peu plus misérable qu'auparavant, encore plus folle de lui.

Et s'il lui avait dit : « tue, tue l'enfant pour moi », elle l'aurait fait : une Médée déguisée en Vierge.

Le corps du jeune homme était sa seule nourriture, sa peau son oxygène, sa bouche son repas et son sexe, sa drogue.

Elle était sauvage, et lui en gagnait en beauté.

Et la pire de ses fautes, l'épisode le plus impardonnable de toute sa carrière, elle l'avait rapidement oublié, dans ses bras, dans la chambre d'un hôtel de luxe.

Elle avait bien quitté le théâtre comme un déserteur, 3 minutes avant de monter sur scène, seulement pour lui prouver qu'elle en était capable, car rien n'était à présent pour elle, plus important que lui, pas même la plus ancienne de ses raisons d'être : la musique.

Et Rossinante rugit au beau milieu de la forêt, où le bon chemin est perdu depuis peu, mais pour toujours.

Il l'a quittée, séduite et abandonnée, comme dans les fables sans happy end. Il a tout fait pour elle, puis un jour plus rien.

Elle en analyse encore et encore le moment, elle cherchait à voir, comprendre, déterminer la transformation, capturer l'instant, celui qui avait précédé le néant.

Elle trouve tantôt des raisons, mais aucune ne justifie un tel changement, aucune ne peut éclairer cette fuite, ce refus, le dédain effronté du bonheur, cette victoire de la mort sur la vie, de la frustration sur le désir.

Elle en mourrait. Comment? Pourquoi le jeune Jean-Michel était-il capable de tant de destruction, monter les marches du paradis et se retirer juste devant le seuil, quand elle était déjà engagée et incapable de revenir en arrière !

Echappé des collines d'Eden, sur la route de campagne de ses pensées, surgît soudain un chevreuil égaré.

Elle fut capable d'un léger coup de frein et, comme dans un rêve où les deux éléments s'attirent doucement mais ne se touchent pas, le Bambi éclairé au ralenti par les phares, sans changer son pas et sans s'effrayer, avait glissé dans le cadre et puis en dehors du cadre ; devant elle pour un instant avant de continuer sa course.

Elle, le cœur à la gorge, la raison et le sol mouillés par la pluie d'été, elle avait tout joué, tout vécu : l'impact, la chute et la mort, au bord du ravin, contre un bête sapin.

Elle avait cessé de respirer et puis elle avait repris, et un poids énorme s'était dissipé, dans sa chair, dans ses os, elle avait senti, non pas la fin de l'amour, mais une nouvelle chance de vie, qui lui était donnée, une chance d'être heureuse, d'être libre de toute étreinte.

Et elle respirait à présent avec une profondeur neuve, le chevreuil était entré dans son cœur, il lui avait ôté son homme, puis était parti dans la nuit de cette forêt inextricable.

L'organe sanglant était désormais troué, boiteux, mais il continuait à battre et elle avait enfin trouvé la force de vivre sans lui.

Bambi: agneau de Disney qui lave les péchés du monde ait pitié de nous !

Berlin, 18th August 2010